Résultat

DE QUELQUES

Observations

DANS LE DOMAINE DE

l'Enseignement

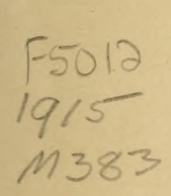
Classico-ménager-agricole

— PAR —

L'abbé OL. MARTIN, ptre

Inspecteur des Écoles ménagères provinciales





Imp. Dussault & Proulx, *Enr.*

1915

ADHÉSIONS

La Malbaie, 15 juin 1915,

Monsieur l'abbé OL. MARTIN, Ptre,

Inspecteur des Ecoles Ménagères Provinciales,

St-Denis de Kamouraska.

Mon cher Confrère.

Votre « Résultat de quelques Observations dans le domaine de l'Enseigne-« ment Classico Ménager agricole » m'a vivement intéressé. Mes félicitations sincères. Vous avez exposé la situation de l'enseignement ménager. C'est un beau pas de fait. La mentalité populaire dans toutes les classes de la société se corrige peu à peu. On comprend mieux qu'autrefois, la nécessité de l'enseignement ménager dans les Couvents. Toutefois, il reste beaucoup à dire et à faire, surtout si l'on veut que cet enseignement, *nécessaire au pauvre et au riche,* prenne la place qu'il doit occuper au foyer des programmes d'étude.

Vous avez signalé certains *obstacles.* Faisons les disparaître. Souhaitons que le programme soit retouché, en éliminant les inutilités trop nombreuses au vrai point de vue de l'éducation pratique à donner aux jeunes filles.

Votre dévoué confrère, in xto.

M.-P. HUDON, Ptre.

St-Denis, (En bas) Qué., 8 mai 1915.

Monsieur l'abbé OL. MARTIN, ptre.

Inspecteur des Écoles Ménagères provinciales,

Saint-Denis.

Révérend et cher monsieur,

Je vous sais gré d'avoir bien voulu me communiquer vos « Observations » sur les Écoles Classico-Ménagères agricoles et, surtout, d'avoir songé à les écrire. Avec l'autorité que vous donne votre caractère et les devoirs que vous avez à remplir comme inspecteur de ces écoles, vous avez énoncé des idées qui sont entièrement les miennes. Comme vous, je déplore qu'on ait jugé à propos d'enlever du titre de ces écoles l'épithète « agricole » qui leur appartenait au début pour y substituer celle de « classico » avec tout ce qu'elle comporte.

Espérons que votre travail fera disparaître de nos écoles ménagères de la campagne ce mot extrêmement moderne « classico » et reparaître le bon vieux mot « agricole » qu'on semble en train de traiter comme un archaïsme destiné à disparaître. Tel est le souhait de

Votre respectueux serviteur,

J.-C. CHAPAIS.

Résultat de quelques observations dans le domaine de l'enseignement classico-ménager-agricole

---

Depuis quelques années, des efforts considérables ont été faits, en notre province de Québec, à cette fin de former chez notre jeunesse des deux sexes, une mentalité nouvelle, et de combattre l'esprit d'indépendance, de luxe, de confort, de dépenses outrées et d'abandon du travail agricole et domestique, qui menace de ruiner ce que nous avons de meilleur en nos paroisses canadiennes. Des conférences pratiques sur les diverses branches de l'agriculture et sur le travail domestique, ont été données et se donnent encore dans les paroisses rurales, dans les Collèges classiques et commerciaux, dans les Couvents et même, quand c'est possible, dans les Écoles de campagne. Le bien déjà fait se constate facilement, mais le travail à faire est encore immense.

Nos Écoles d'agriculture, grâces aux largesses des gouvernements d'Ottawa et de Québec, ont été mises sur un meilleur pied. Leurs murs se sont élargis, leurs programmes ont été revus et améliorés, et le courant d'élèves qui s'y dirigent, s'accentuant de plus en plus, témoigne fortement des avantages qui découlent de tout cela, sur notre classe agricole, à laquelle, tout le monde en convient, il importe de donner, par le temps qui court, la poussée la plus efficace possible—Les jardins scolaires, dont le nombre est de 250 754 environ, exercent déjà une bienfaisante influence, qui devra nécessairement grandir à mesure que grandira la compétence des personnes (Institutrices) qui en ont la direction. Mais les Écoles d'agriculture et les jardins scolaires semblent plutôt favoriser le sexe fort et n'offrent, en réalité, à l'activité de l'autre sexe, qu'un champ d'action plutôt restreint.

LA VRAIE PLACE DE LA FEMME

La fille ou la femme n'est, en effet, dans son vrai domaine qu'à la maison, au foyer domestique. Là, elle est vraiment chez elle; elle y règne comme une reine dans son royaume. Or, pour remplir convenablement ce rôle noble, sublime même, qui aux yeux

de plusieurs, hélas! paraît aujourd'hui trop obscur, la fille a besoin de faire, au temps voulu, l'apprentissage de tout ce qui compose le programme quasi journalier de la bonne ménagère; et l'on voit alors avec plaisir les Écoles ménagères par-ci par-là s'organiser; on leur souhaite la plus cordiale bienvenue, puis l'existence la plus longue et la plus fructueuse possible.

ORIGINE DE L'ENSEIGNEMENT MÉNAGER AU CANADA

On compte actuellement quarante-cinq Écoles ménagères dans notre Province. Elles sont disséminées un peu partout, depuis le Témiscamingue jusqu'aux Isles-de-la-Madeleine. Celle de Roberval est en tête de la liste, par son ancienneté (août 1882) et le caractère spécial de son organisation. Dès l'année précédente (1881), le vénérable Évêque de Chicoutimi, Monseigneur Dominique Racine, demandait aux Dames Ursulines de Québec, de fonder une Maison de leur ordre, dans la vallée du Lac St-Jean, non seulement pour la culture intellectuelle des jeunes filles, mais surtout pour leur formation au travail manuel et à la bonne tenue d'une maison. Cette même année (1881), les Dames Ursulines faisaient donc l'acquisition d'un terrain à Roberval et y commençaient une modeste construction de bois, très humble monastère que venaient occuper, en août 1882, sept religieuses de l'Ordre susnommé. Ce fut là le début de l'École ménagère de Roberval et de l'enseignement ménager au Canada.

Nos Seigneurs Taschereau, D. Racine et Laflèche portaient un intérêt tout particulier à l'École ménagère dont il vient d'être question. C'est à son sujet que Monseigneur Laflèche, d'illustre mémoire, disait, pour sa part, en 1898: "Les cultivateurs vont-ils bien voir les avantages d'une pareille école; les mères de famille vont-elles y envoyer leurs filles, pour y apprendre à aimer les travaux de ménage et à les bien faire?" Et il ajoutait: "Nous sommes certain, maintenant, que de cette école sortiront des essaims de jeunes filles ayant appris à lire, à écrire, à chiffrer, sachant tenir des comptes, rédiger une lettre; ayant surtout appris à préparer un bon repas, à faire des habits d'hommes et de femmes, à les raccommoder, à travailler le lin, la laine, à les convertir en belles et bonnes étoffes, à prendre soin du jardin, du poulailler."

OBSTACLES À L'ENSEIGNEMENT MÉNAGER

Depuis ce temps, quarante-quatre autres Écoles ménagères ont été fondées, et l'on peut croire que toutes tendent aux meilleurs résultats possible. Celles de Saint-Pascal, de Sutton,(1) de Montréal, de Ste Anne de Bellevue, de Québec, se placent en tête, par leur âge, leur organisation, leur fonctionnement.

(1) de Chicoutimi

Est-ce à dire que l'enseignement ménager soit déjà parvenu, chez nous, à l'apogée de la perfection, et que les institutions, qui portent, avec plus ou moins de raison, le titre d'Écoles ménagères soient d'ores et déjà capables de répondre aux attentes les plus légitimes; qu'elles puissent donner aux diverses élèves qui les fréquentent, une formation aussi complète que possible et toujours en rapport avec la condition de chacune? Nous croyons que non et c'est sur les raisons suivantes qu'il nous semble juste d'étayer nos dires.

1°. Le programme que doivent parcourir les élèves de nos Écoles-ménagères, est beaucoup trop chargé.

2°. Le temps alloué pour l'étude des diverses matières du programme, en bloc, étant certainement insuffisant, il s'en suit que le programme ménager agricole auquel on ne peut accorder que ce qui reste, reçoit évidemment trop peu, pour l'importance des matières qu'il comporte.

3°. Les élèves, quelque soit le milieu d'où elles viennent et où elles doivent retourner, reçoivent indifféremment la même éducation.

Considérons brièvement, un par un, ces trois points où l'on rencontre les obstaeles qui entravent la marche de nos Écoles ménagères.

1°. Les programmes sont surchargés! Cette exclamation est presque ancienne. Qui ne l'a maintes fois lancée ou entendue?

Bâtir un programme d'études, le charger confusément et outre mesure, n'est pas un problème des plus difficiles. Cette dernière partie surtout, paraît être l'œuvre capitale de quelques-uns, ou le rêve caressé de quelques-autres, dont nous nous garderons bien de blâmer les intentions. Nous croyons deviner toutefois que, de toutes les jeunes filles de couvent, ils ambitionnent de faire des savantes. Mais le programme, auquel ils les astreignent, produit chez la plupart d'entre elles l'effet d'un bonnet de fer qui leur encercle fermement la tête, quand il ne la leur broie pas totalement. Nombre de matières affichées au dit programme semblent composer le suprême vernissage qui brille, qui éblouit, mais qui se pose très léger et souvent au détriment de la bonne peinture qui s'imprègne et donne à l'ouvrage entier un cachet de longue durée.

Il est facile, à ce sujet, de consulter les bonnes Religieuses qu'on charge de la formation intellectuelle de nos filles et de leur demander ce qu'elles pensent et peuvent faire des programmes actuels.

Il serait, aussi, assez curieux d'entendre le témoignage de certaines élèves.

2°. Le temps alloué pour l'étude des matières classiques et ménagères-agricoles est trop court.

Personne ne devra éprouver de surprise à l'énoncé de cette assertion. En effet, dès avant l'établissement des Écoles ménagères, alors qu'on voyait le programme classique se grossir annuellement, ou à peu près, de matières auxquelles on donnait d'autant plus d'importance

qu'elles étaient plus modernes, était-ce événement bien rare d'entendre les personnes chargées de l'exécution de ces programmes protester, discrétement il est vrai, mais tout de même protester contre cette surcharge anormale, puis de les voir ensuite s'évertuer à trouver du temps pour tout. Et chose curieuse, mais surtout fort illogique, on a vu, dans les mêmes proportions que cet encombrant programme, les vacances s'allonger, s'allonger toujours, au point de gagner un tiers en longueur sur les anciennes, et d'accorder à la jeunesse étudiante trois mois de repos, au lieu de deux. Cette suspecte allure des choses, cause ici un légitime étonnement; là, un extrême bonheur. Et l'on dit: Il y a du mystère dans l'air! Qui vivra, verra.

Et, à ce char déjà encombré, l'on a accroché l'autre char qui porte tout l'attirail de l'enseignement ménager-agricole. Et l'on prétend que tout va bien, que tout ira bien, que, malgré les obstacles, on arrivera au but pratique que doit atteindre une École ménagère bien organisée!

Nous prétendons, nous affirmons que non. Et nous l'affirmons tout en voyant quand même de nos deux yeux les résultats surprenants, obtenus déjà dans certains couvents, aux prix d'efforts quasi surhumains, et de la part des maîtresses et de la part des élèves. A pousser un chariot lourdement chargé, l'on déploie plus d'énergie, et l'on s'épuise plus vite sur chemin rocailleux, embarrassé, montant, que sur un terrain plan et bien uni.

On prétend, à l'heure actuelle, avoir donné, dans nos couvents, une place convenable à l'enseignement ménager. On admet bien que le programme classique proprement dit pourrait, à lui seul, absorber tout le temps disponible, mais on prétend quand même donner aux matières domestiques et agricoles toute l'attention qu'elles requièrent.

Et comment procède-t-on? On intercale le programme ménager agricole dans le programme classique, car c'est toujours celui-ci qui garde la prédominance, le haut du pavé; on le dissémine, on le répartit, on l'égrène sur tout le parcours des huit années du cours classique, et ainsi, l'on arrive au bout. Les plus petites élèves reçoivent moins, c'est naturel; les plus grandes, les plus avancées, reçoivent plus. Mais, malheureusement pour ces dernières, c'est précisement à l'heure où les matières classiques leur demandent le plus de temps, qu'elles ont aussi le plus à s'occuper de la théorie et de la pratique ménagère-agricole. Le programme le veut ainsi, il n'y a pas à reculer. Le temps fait-il défaut, aux heures ordinaires de la classe, pour exécuter le programme journalier? On fera le sacrifice, puisqu'il est nécessaire, des courtes récréations de la journée, et la nuit venue, l'on se mettra au lit avec la perspective de procéder de même façon le lendemain. Franchement, faute de mieux, l'on ne pouvait, l'on ne peut faire autrement!

On travaille dans les Écoles-ménagères, c'est incontestable; on s'y tue, c'est encore incontestable. Mais il le faut bien, le programme

ne permet pas qu'il en soit autrement. Et, malgré ce déploiement d'activité, cette dépense énorme d'énergie, nous affirmons que dans la plupart de nos Écoles ménagères, pour ne pas dire dans toutes, l'enseignement ménager-agricole ne peut s'y donner avec toute l'efficacité nécessaire. L'horticulture pratique, l'aviculture pratique, l'industrie laitière pratique, la cuisine pratique, la couture pratique, pour ne nommer que ces matières, requièrent une somme de temps qu'on ne peut absolument pas leur concéder totalement. Il faut qu'on abrège, qu'on se hâte, qu'on écourte, malgré la constatation d'un détriment qu'on déplore, mais qu'on ne réparera peut-être jamais.

3°. Les élèves, quelque soit le milieu d'où elles viennent et où elles doivent retourner, reçoivent indifféremment la même éducation.

Qui ne voit les inconvénients d'un pareil système? Admettons qu'il soit difficile pour ne pas dire impossible de séparer tout à fait, au couvent, la citadine de la campagnarde ou fille de cultivateur, et de donner à chacune la direction, l'éducation exclusive que comporte son état. Admettons aussi que plusieurs matières du programme classico-ménager puissent convenir aux deux et donner à chacune d'elles un réel et égal profit; par exemple, que la grammaire, l'histoire sainte, l'histoire du Canada, l'arithmétique, la lecture, composent un menu qui se digère aussi bien par l'une que par l'autre. Admettons encore que la pratique de certains travaux de ménage, de certaines recettes de cuisine, soit également de mise dans les deux cas, et que par là, la besogne des maîtresses soit notablement simplifiée. Mais, qu'il y ait des choses spéciales, en rapport avec la vie à la campagne, à signaler à la fille de cultivateur et à la petite villageoise, chacun le comprend. La ville n'est pas la campagne et le genre de vie qu'on y mène et les travaux qu'on y exécute, doivent quelque peu différer d'un endroit à l'autre. Et ce contact journalier, et cette camaraderie qui existent nécessairement entre les pensionnaires d'une même Institution; et toutes ces belles petites choses, nouveautés qui sautent aux yeux, qu'autorise la mode et qu'étale avec orgueil la pimpante citadine; et cette ambition secrète que nourrit la campagnarde, ambition malsaine que lui ont peut-être insufflée ses parents, de devenir une grande demoiselle, tout cela, disons-nous, n'autorise-t-il pas à prétendre que les élèves de nos Écoles ménagères ne doivent pas recevoir indifféremment la même éducation? La mentalité à former, les goûts à développer, les dangers à signaler, sont autant de sujets à traiter diversement, selon les élèves auxquelles on s'adresse. Et s'il s'agit d'économie, de comptabilité, d'horticulture, d'aviculture, de soins à donner au lait, on pourra bien dire qu'à la ville comme à la campagne, il est à propos qu'on en connaisse quelque chose: mais on voudra bien convenir, n'est-ce pas, que ces matières sont, chez le cultivateur, de première importance, et qu'à l'École ménagère, l'enseignement pratique doit s'en donner avec plus de détails et de persistance à la fille de cultivateur qu'à sa compagne de la ville.

FAUDRAIT-IL RETOUCHER LE PROGRAMME?

Il existe aujourd'hui un programme ménager-agricole assez complet, qu'on a dû intercaler dans le programme classique déjà surchargé. On ne parvient à le faire suivre que très imparfaitement pour certaines matières, Dieu sait avec quelle dépenses, tout de même, de bonne volonté de la part des maîtresses et de la part des élèves. Ce programme est réparti sur les huit années que doit durer le cycle des études.

L'enseignement ménager, de même que le classique, augmente d'intensité à mesure que l'élève vieillit et grandit en capacité. Les notions les plus importantes ne se donneront donc à l'élève, que lorsqu'elle sera parvenue aux toutes dernières années de son cours. Que fera alors la fille de cultivateur ou la fille d'artisan, qui ne met le pied au Couvent que pour y parfaire ses études élémentaires dans le plus court temps possible ? Faire deux ans de couvent et revenir au toit paternel, porteuse d'un brevet élémentaire, tel est le rêve ordinaire des jeunes filles que nous venons de mentionner. Les parents crieront que ça coûte cher, si le séjour de l'étudiante se prolonge, au Couvent, au-delà de ce qu'ils pensaient. Et quelle dose d'enseignement ménager-agricole pourra-t-on administrer à cette fille qui, par défaut d'aptitudes ou de moyens, ne pourra parcourir en entier un programme dont les meilleurs fruits sont hors de commune portée ?

Pour terminer ces quelques considérations, qu'on nous permette de suggérer ce qui suit:

1°. Que, dans les Écoles ménagères, on donne aux élèves des 1ère, 2e, 3e, 4e années, les leçons de choses auxquelles on s'est appliqué jusqu'aujourd'hui;

2°. Que l'enseignement ménager-agricole se donne, aussi complet que possible, aux élèves des 5e et 6e années, qui se préparent au brevet élémentaire, et que, tout en leur facilitant la revue des matières classiques proprement dites, telles que, grammaire française, histoire du Canada, histoire sainte, géographie, arithmétique, lecture, etc., on les instruise le plus possible, théoriquement et pratiquement, sur les travaux propres à leur condition;

3°. Qu'on décerne à toute élève compétente le brevet élémentaire *Classico-Ménager*, si l'on veut le baptiser de ce nom, après les deux années où se donne l'enseignement ménager proprement dit;

4°. Que les élèves qui désireront poursuivre leur cours classique, s'y lancent à leur gré, en suivant le programme classique actuel, si on l'aime, et qu'elles ne fassent plus alors de pratique ménagère que par mode de délassement.

De cette façon, nous semble-t-il, les filles de toutes conditions sociales auront "fair play", le programme classique sera quelque peu déchargé, l'enseignement ménager-agricole se donnera plus facilement et plus complètement; nos écoles élémentaires, à la garde desquelles se confient aujourd'hui bon nombre de jardins scolaires, seront dirigées par des institutrices plus compétentes, et, enfin, l'on crie-

ra peut-être moins fort, en tout cas avec moins de raison, au déclassement social et à la formation fictive de nos filles d'Écoles ménagères.

COURS DU BREVET PRIMAIRE ÉLÉMENTAIRE

Programme proposé

I—Catéchisme.

II—Histoire sainte, jusqu'à la vie de N.-S. inclusivement.

III—Notions strictement nécessaires de pédagogie, de bienséances et d'hygiène.

IV—Écriture pratique.

V—Lecture française et latine.

VI—Grammaire française (cours moyen): Exercices, dictées.

VII—Analyse grammaticale.

VIII—Lexicologie, étymologie et formation des mots.

IX—Arithmétique: nombres entiers et décimaux; quatre règles simples; fractions ordinaires et décimales: règles d'intérêts simples; méthode de l'unité; monnaies; poids et mesures; calcul mental—Comptabilité domestique et agricole, formes commerciales: comptes, factures, reçus, quittances, billets promissoires, chèques.

X—Géographie: Préliminaires—Géographie du Canada, des États-Unis, et des principaux pays de l'Europe—Étude spéciale de la Province de Québec.

XI—Histoire du Canada.

XII—Art épistolaire:—différents genres de lettres, qualités à rechercher; défauts à éviter.
